Astérion

2 (2004)
Barbarisation et humanisation de la guerre

Alain Joxe

Barbarisation moderne des guerres dans l'empire global : le paradigme de la guerre de banlieue

Avertissement
Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.
Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.
Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique
Alain Joxe, « Barbarisation moderne des guerres dans l'empire global : le paradigme de la guerre de banlieue », *Astérion* [En ligne], 2 | 2004, mis en ligne le 05 avril 2005, consulté le 21 novembre 2012. URL : http://asterion.revues.org/101

Éditeur : ENS Éditions
http://asterion.revues.org
http://www.revues.org

Document accessible en ligne sur : http://asterion.revues.org/101
Ce document PDF a été généré par la revue.
© ENS Éditions

BARBARISATION MODERNE DES GUERRES DANS L'EMPIRE GLOBAL : LE PARADIGME DE LA GUERRE DE BANLIEUE

Alain JOXE°

*Alain Joxe entend quant à lui partir du champ stratégique (vs juridique, psychologique, politique, social, religieux), d'où sa proposition d'un examen d'« identités stratégiques » (identités préconstituées des forces en présence projetées dans un temps long d'avant le combat) pourvues elles-mêmes de « modules génétiques » de leurs représentations (par exemple Gilgamesh) et où comptent les échelles d'organisation de la protection (la fixation des échelles étant un moyen de donner un lieu aux mutations importantes qui rapprochent de la barbarisation). Il s'interroge sur le fait que nous soyons ou non aujourd'hui à un moment de « rupture systémique ». Les États-Unis depuis la chute du mur constituent un nouvel empire dans la mesure où, pour la première fois, il peut apparaître comme « unique ». Sous Bill Clinton, cet empire d'abord économique n'était pas stratégiquement fondé sur l'existence de « barbares » dans un « ailleurs » quelconque et était donc dépourvu de limes, ce qui est en train de changer avec George W. Bush par la redéfinition d'un ennemi déterminé et présent. Le nouveau militarisme américain relève d'une régression vers une nouvelle territorialisation liée à la perte initiale de l'ennemi, d'où une contradiction du point de vue des échelles entre la conquête du monde par le capital et le maintien d'une présence militaire délimitée, sans pour autant que n'émerge une représentation claire de la sécurité des États-Unis ni une pensée claire de ce que peut être dans ce cas la fonction de protection de l'État. L'horizon est celui de la reconstitution d'une périphérie barbare dans un monde pourtant dépourvu de limes (*cf. *paradigme de la guerre de banlieue, la création d'un ennemi étant nécessaire pour réaffirmer le rôle protecteur de l'État). La logique de la nouvelle guerre asymétrique du fort au faible fait que la force des uns est tellement supérieure qu'elle les rend incapables de penser les éléments nouveaux et différents d'une situation. Voulant maîtriser toutes les échelles, l'hyperpuissance court le risque d'arriver ainsi à toutes les échelles de barbarie.*

° Directeur d'études, EHESS.

Je cherche à définir les phénomènes guerriers « barbares », ceux où les excès de cruautés deviennent des populismes paniqués[1], en définissant des objets de recherches plutôt qu'en fixant des hypothèses dans le cadre d'une théorie. Ce n'est pas de l'empirisme pur car le champ du « stratégique » (celui des représentations et des décisions rationnelles sous danger de mort) est très exigeant et très réducteur. L'angle ne devra être ni religieux, ni moral, ni juridique, ni psychologique donc, ni politique – au sens où l'on parle d'une rationalité politique de la cruauté, de la protection, de l'obéissance à l'État. La barbarisation, en effet, va de pair avec, ou plutôt n'est perceptible que par la débarbarisation, c'est-à-dire la civilisation. Ce que nous avons en face de nous, c'est un aller et retour : hors de la barbarie et retour à la barbarie. Il faut éviter de penser cet aller et retour comme une explosion du mal et comme un retour au bien. Mon objectif n'est pas de désigner des coupables (les coupables sont toujours les tueurs, les violeurs et les bourreaux tortionnaires), mais de comprendre les causes et d'évaluer les « responsabilités », celles des grands organisateurs froids de la barbarisation.

Pourquoi, tout d'un coup, y a-t-il des processus de barbarisation de la guerre, et pourquoi y a-t-il par ailleurs, de temps en temps, des processus de modération voire de réglementation de la guerre, voire de civilisation et de paix ? Y a-t-il en dehors des questions politiques quelque chose qui constitue le vocabulaire, l'instrument d'examen, la mise en questionnaire, de ce risque d'aller et retour et qui est présent aussi bien maintenant qu'au Moyen Âge ou dans l'Antiquité ?

1. Je tiens en effet à préciser que la cruauté barbare (c'est-à-dire la cruauté comme fait social de décivilisation) surgit quand la cruauté « de commande » des tueurs professionnels devient un populisme, comme conséquence de la panique orchestrée stratégiquement. On ne peut se contenter de décrire tautologiquement que « la barbarie surgit » quand « le populisme devient une cruauté généralisée ». Il y a du processus et de la manipulation stratégiques, aussi bien dans la transformation des Serbes en barbares génocidaires, par la généralisation organisée de la panique populiste, que dans la transformation des militaires et des colons israéliens en miliciens ethnocidaires sans remords malgré leur passé martyr, du fait de la généralisation de la panique populiste orchestrée par les tueurs professionnels de commande (soit par l'action génocidaire soit par l'assassinat ciblé) situés dernièrement à la tête de l'État israélien.

Astérion, n° 2, juillet 2004

Le paradigme de la phalange hoplitique grecque

Une révolution militaire, importante pour comprendre une définition de la débarbarisation de la guerre, se situe justement dans l'Antiquité au moment de la « révolution hoplitique » qui met fin à la prédominance du combat de type « duel de fantassins héroïques » de l'*Iliade*, avec échange d'insultes homériques.

Au moment où se forme la phalange spartiate – qui apparaît comme une chose absolument nouvelle en Grèce, au cours de la deuxième guerre de Messénie (650-630) – le génie politique grec qui s'éveillait à l'universel a tout de suite compris que cette révolution tactique était stratégique, et aujourd'hui encore, quel que soit son archaïsme, elle a la valeur d'un paradigme fondamental qui concerne la guerre en général, et la sortie de la « barbarie » par la « discipline » militaire, comme « représentation » de la « libre volonté politique » (mot grec qui se dit *civique*, en latin).

Dans cette bataille, les hoplites spartiates, envahisseurs colonisateurs doriens, fantassins armés de la lance, de l'épée et du bouclier, avec cuirasse et cnémides, restent en rangs serrés alors que les Messéniens s'agitent en les provoquant à des combats singuliers, selon l'usage des aristocraties mycéniennes décrit dans l'*Iliade*. Les Spartiates n'ont pas inventé l'ordre serré, c'est une discipline indispensable pour des recrues paysannes soumises à des aristocraties foncières ou cléricales impériales et qui pourraient se débander. Sous cette forme, la phalange semble exister depuis Sumer, Akkas, l'Égypte et la Chine, mais les soldats qui marchent au pas en allant au combat mis en forme dans les royaumes « barbares », sous des rois, sont des sujets et ne sont pas des citoyens. Chez les Spartiates c'est une troupe de propriétaires fonciers, l'élite militaire d'une société oligarchique conquérante totalitaire et autarcique, qui décide de s'appliquer volontairement la discipline dé-héroïsée des soumis, tout en conservant l'autodiscipline et la psychorigidité rationnelle des dominants défendant leur cité aristocratique. C'est le moment de la naissance de la formation d'une infanterie rationnelle non-héroïque et non servile, purement « politique », au service, il est vrai, d'une cité antidémocratique colonialiste.

Pour pouvoir lutter contre le totalitarisme spartiate, la « technique du combat » de la phalange hoplitique, devint, au

VIe siècle, le mode de combat de toutes les armées des cités grecques, qu'elles soient aristocratiques ou démocratiques. La discipline spartiate, antidémocratique et totalitaire, se métamorphose en expression du régime démocratique athénien : les citoyens-soldats, libres et disciplinés, affrontent les armées perses à Marathon.

Dans la bataille hoplitique normale, seul le premier rang se battait, dans un combat d'usure des deux premiers rangs qui n'était plus « héroïque », puisque les guerriers étaient considérés comme égaux : chaque fois qu'un homme tombait au combat, un soldat quelconque surgissait du second rang pour le remplacer. Le combat relevait plutôt d'une sorte de logistique mécanique des hommes et de la gestion de leur abrasion progressive au combat corps à corps (ou plutôt rang contre rang). La défaite venait du contournement par les ailes ou de la surprise par-derrière par la cavalerie adverse et de la « panique » qu'elle provoquait. Quand la phalange hoplitique était attaquée par-derrière, le troisième rang se retournait pour faire face à l'arrière, mais le deuxième rang, s'en avisant et devant faire face à la fois devant et derrière pouvait être pris par la « panique », c'est-à-dire la peur irrésistible qui donne envie de courir et de se débander, pathologie tout aussi « barbare » que la fureur héroïque. La panique pouvait surgir de la peur de l'« attaque à revers », de la peur de l'« enveloppement » par les ailes, ou de la peur de la « percée au centre ». La dialectique des courages et des peurs collectives, réglés par la raison ou déréglés par les passions, décidait de la bataille au moins autant que la force physique, l'entraînement et la qualité des armes matérielles des combattants.

On sortait de la barbarie par la guerre hoplitique dans la mesure où la force collective se définissait collectivement par la rationalité du dispositif et non plus par la passion violente des héros.

Par la peur d'être « tourné », « encerclé » ou « percé », l'ordonnancement cohérent d'une phalange pouvait s'effondrer au cours de la bataille et, dans le retour à la barbarie de la peur panique, la violence extraordinaire des héros ne pouvait remonter la pente. La bataille était perdue mais pas forcément la guerre.

Ce discours qui s'applique à la bataille antique peut rester pertinent à d'autres échelles et dans des configurations sociopolitiques très différentes.

La mise en question stratégique

Ce qui me préoccupe ici, on l'aura compris, c'est de montrer comment un certain type de formalisation permet de présenter la civilisation, face à la barbarie, comme inséparable des dispositifs exhibant et réglant une sorte de géométrie des passions. La passion dans la guerre, c'est la peur, la cruauté, la force du désespoir, la violence et la haine. C'est aussi l'amitié entre combattants qui s'entraident et c'est aussi la panique qui met fin instantanément à l'héroïsme. On peut styliser toutes ces passions pour leur donner une intelligibilité géométrique voire mathématique, symbolisant l'identité politique, s'il existe une identité politique ; on peut aussi les gérer comme des masses de violence excessive définissant la soumission et la domination comme résultant de la démesure de la cruauté et de la pure performance meurtrière des outils. Comment fait-on le choix entre ces deux options ?

Je pense qu'une mise en forme « stratégique » de l'enquête peut nous faire progresser vers la « mise en question » de ce que c'est, aujourd'hui, que basculer dans la barbarie.

La question des origines : modules génétiques

Pour se poser cette question-là, je me sers d'objets bricolés que j'appelle des modules génétiques. Un module génétique (je n'oblige personne à accepter ce vocabulaire) cela peut être aussi bien l'invention de la phalange hoplitique spartiate, le mythe de Gilgamesh à l'origine de la philosophie politique de la Mésopotamie, à la fondation de l'empire de Sumer et Akkad, ou la contribution de Thomas Hobbes à la philosophie de l'État.

La question du « temps long » des représentations identitaires

J'utilise le mot « stratégique » non pas au sens opérationnel, mais au sens où il s'agirait d'étudier les systèmes de représentations rationnelles, cohérentes, qui se situent en « amont » de la guerre et de la

violence réelle. Dans cet imaginaire préalable, une partie est composée par les représentations légitimes, consolidées, des identités prêtes au combat (quelles que soient leurs définitions, des États, des bandes armées ou des familles et des tribus), et il y a l'identité qui est préalable à toute espèce de stratégie opérationnelle puisqu'elle est construite en amont de tout combat, comme unité, codée, pour se défendre et se reproduire, à la manière des groupes animaux qu'à l'origine ils imitent (je m'inspire ici des précautions anthropologiques de Canetti et non pas de Carl Schmitt).

Ce préalable nous projette dans un « temps long » qui n'est pas le temps de la décision, du combat, mais une mise en forme de la mémoire collective. Une sociologie et une anthropologie des représentations identitaires (socio-politico-religieuses, etc.) sont indispensables à l'analyse stratégique des décisions, et il faut admettre que des décisions rationnelles puissent êtres prises sur la base de croyances irrationnelles ou simplement d'informations inexactes, ce qui n'est pas forcément lié à un retour en barbarie.

La question de l'« aller et retour »

Il nous faut aussi des instruments de travail précis pour pénétrer dans cette question de l'« aller et retour ». Qu'est-ce qui nous permet de comprendre que dans une identité ou à propos du combat, des représentations du combat, il peut y avoir régression vers la barbarie ou progression vers la non barbarie ? Qu'est-ce que cela met en scène ?

Les origines et la reproduction : Gilgamesh

Cette légende, qui concerne un roi historique de la cité d'Uruk (même nom qu'Irak) s'est perpétuée, jusqu'à l'Antiquité gréco-romaine parce qu'elle représentait en quelque sorte la naissance de l'État, de l'identité politique capable de jouer sa naissance et sa vie dans une mutation stratégique, à la fois un pouvoir, une prise de pouvoir, un système de pouvoir, qui surgissent par un scénario fondateur : on trouve tout cela dans la légende de Gilgamesh. D'abord la situation de

crise, la situation à l'intérieur de la cité. C'est une lutte intergénérationnelle, des bandes de jeunes contestent l'autorité et manifestent au son de batteries de tambours. Il y a aussi la présence, à l'extérieur de la cité, d'un personnage hybride qui est à la fois un berger et un chasseur, qui vit avec les troupeaux sauvages du désert, et représente l'intermédiaire entre l'animalité civilisée et l'humanité barbare. Enfin le roi-prêtre Gilgamesh, la déesse Vénus (Inana en sumérien, Ishtar en akkadien sémitique), et surtout la prostituée sacrée du temple d'Inana complotent : la prostituée, sur l'ordre d'Inana, séduit le berger nomade barbare et l'attire en ville, où il découvre à la fois la femme et la civilisation. Il se transformera en fidèle ami du Roi et ces deux personnages, devenus militaires, entraînent la jeunesse dans une expédition lointaine, la conquête du Liban et de ses forêts de cèdres.

C'est là un module politico-stratégique tout à fait classique, que nous comprenons parfaitement : pour éviter que les troubles internes, facilitant éventuellement l'irruption de la barbarie masculine interne et externe, puissent détruire la cité, la déesse de l'amour transforme tout cela en « mode de recrutement d'une armée » qu'on envoie au loin s'emparer de ressources précieuses en purgeant (utilement) la ville et la campagne de sa violence. C'est le module génétique de tout passage de la Cité à l'Empire prédateur, à partir d'une phase de troubles internes. On va retrouver, à différentes échelles, ce module génétique de l'État conquérant. Les scénarios historiques, devenant exemplaires, se fixent dans des mythes qu'on pourrait appeler des scénarios philosophiques. Arnold J. Toynbee lui-même reprend à sa manière le scénario fondateur, en extrayant de l'histoire de tous les empires une séquence stéréotypée. Pour qu'une nation passe au stade de l'empire universel, elle passe par une période de troubles internes et externes. En 1939 Toynbee pouvait écrire : « notre civilisation occidentale – contrairement aux six autres civilisations contemporaines vivantes qui subsistent – n'est manifestement pas parvenue au stade de l'État universel »[2].

Les scénarios de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*, ceux de Sparte et d'Athènes, de la Grèce et de la Perse, remplissent ainsi la mémoire

2. A. J. Toynbee, *A study of History*, Oxford University Press, t. IV, 1939, p. 3.

paradigmatique grecque. Quant à l'histoire romaine, qui est très largement une légende historiée, elle produira tout un ensemble de paradigmes nécessaires à la glorification politique de la croissance de l'empire et de l'autorité du peuple romain. La religion et le droit s'instituent aussi comme des recueils de lois politiques ou morales recherchant la cohérence entre l'action, la représentation du bien et du juste, et la définition des identités souveraines.

Hobbes : Léviathan contre Béhémoth – l'aller et retour

Entre Gilgamesh et Hobbes, et de Hobbes à Toynbee, le mystère de la souveraineté et l'approche stratégique de la barbarie comme l'inverse du politique s'enrichissent, mais sans pouvoir renier les paradigmes du passé, comme si se constituait une réserve de scénarios définissables comme des mythes de fondations, et qui, pour autant, sont nécessairement des propositions stratégiques transdisciplinaires. On peut considérer Hobbes comme l'auteur d'un mythe de fondation de l'État, que l'on peut comparer au mythe de Gilgamesh, ne serait-ce que pour pouvoir dire en quoi ils diffèrent stratégiquement l'un de l'autre. L'État surgit, selon Hobbes comme « souverain », et le souverain n'est légitime que par sa fonction de protection. Il est protecteur contre la guerre de tous contre tous, contre ce retour à la barbarie et à la division ; il doit protection (comme Gilgamesh) contre le danger d'une articulation de l'insécurité interne et externe. Mais les rois ne peuvent rien sans l'amour du peuple. Le souverain n'est pas le maître du peuple, il est l'émanation de la volonté du peuple d'être protégé par quelque chose qui est cet « homme artificiel », cette identité commune, l'État, le Léviathan. Un roi, malgré son désir d'apparaître, par l'hérédité, comme un phénomène biologique naturel, est toujours un « homme artificiel » dont la fabrication peut être éclairée. Contre quoi le peuple doit-il être protégé ? Contre Béhémoth, symbole de la décomposition, la lutte de tous contre tous, le chaos originel, l'état de nature. La recette de l'expédition coloniale contre l'Irlande est ancienne comme la couronne et ne disparaît pas avec Cromwell.

On trouve quelque chose de semblable chez Spinoza, avec cette différence que, chez Spinoza, Dieu n'intervient pas dans le processus comme garant de la séparation du Bien et du Mal. Il existe, « dans la

nature humaine », à la fois la représentation de l'état de nature et de l'état de culture. La réunion des libertés peut être un saut tout à fait naturel, opéré par la raison. Donc, le saut par la raison dans quelque chose qui va être l'État de droit et la formation du droit est aussi une opération naturelle. Autrement dit, si Spinoza insiste sur le fait que l'État peut être une congrégation de libertés (non pas de spontanéités passionnées mais de libertés rationnelles), c'est dans un pari sur la liberté et la discipline démocratique. Cette vision stratégique est également assez présente chez Hobbes, parce qu'il y a chez lui cette idée que le souverain n'est jamais absolu et que sa ruine est le retour aux libertés fondatrices des identités pré-étatiques ; mais pour Hobbes, ces libertés fondatrices, appartenant à des couches archaïques de l'entendement politique, peuvent être plus barbares que civilisées.

La biographie même de Hobbes nous instruit concrètement sur sa philosophie. C'est un fuyard qui a le courage de ses idées. Étant monarchiste, pour fuir la révolution anglaise, il s'était réfugié en France et vivait proche du prince de Galles, réfugié auprès de Louis XIII. Puis brusquement, à un moment donné, il s'enfuit de France et se réfugie en Angleterre. Il est intéressant de savoir sur quels argumentaires se décident ces deux fuites. Il s'est enfui d'Angleterre, menacé par la révolution presbytérienne, parce qu'il avait horreur du clergé, y compris des presbytériens, et qu'en général il pensait que l'influence excessive de la religion était contraire au bon fonctionnement de l'État. Il pensait que la République comme stratégie sociale rationnelle ne pouvait fonctionner si un clergé puissant « pouvait promettre au peuple un Bien meilleur que la vie (le paradis) et un Mal pire que la mort (l'enfer) ».

En France, quoique partisan de la monarchie absolue, il avait écrit, dans le Léviathan, que « lorsque le souverain ne peut plus assurer la protection du peuple, il cesse d'être le souverain ». Cette phrase, qui pour lui était une simple tautologie, avait été stigmatisée par des groupes monarchistes intégristes qui tentaient de faire croire au roi de France et même au prince de Galles que cette citation prouvait qu'il n'était pas vraiment monarchiste. Menacé par cette cabale, plutôt que de subir le choc d'une discussion mal posée, reposant sur la confusion du concept de « souverain » et de la personne du « monarque », il était reparti en Angleterre chez Cromwell. Il s'est enregistré alors, selon la loi, comme « anglican » et il ne lui est rien arrivé de particulier. On

note même que deux ans plus tard, Cromwell, à la tête de la République (en anglais Common-wealth) prenait le titre très hobbesien de Lord Protector.

L'idée selon laquelle si le souverain n'est plus capable, pour quelque raison que ce soit, d'assurer la protection du peuple, il n'y a plus de souverain, peut vouloir dire que chaque homme retrouve la liberté d'être soi-même souverain ou de recréer un souverain à une autre échelle. Autrement dit, la fonction de protection appartient toujours à cette liberté d'organisation du peuple qui est à la base de la fondation de l'État. C'est seulement si ce repli se fait dans la panique – et le recours au religieux peut faire partie du tableau – qu'il y a régression à la barbarie.

L'échelle d'organisation de la protection : balkanisations

Voilà du moins ce que j'extrais de Hobbes, que je considère dans un certain sens comme un stratège des métamorphoses de la souveraineté. Maintenant, à partir du moment où on se rend compte que la constitution même de l'État est fragile et qu'elle est fragilisée au point qu'on puisse renoncer à considérer l'État comme une institution protectrice, cela signifie que nous posons la question de la construction de la « légitimité des échelles d'organisation ».

J'introduis cette notion d'échelle d'organisation simplement pour pouvoir aussi penser aux organisations de base et aux replis identitaires linguistiques, tribaux, religieux ou nationaux, au-dessous de l'échelle de l'État souverain.

On peut se dire que Spinoza comme Hobbes sont des penseurs de l'aller et retour d'une échelle d'organisation de la souveraineté à une autre. Hobbes le pense explicitement puisqu'il considère – il est un peu gassendiste – que démonter et remonter la machine, c'est la même chose : on va comprendre comment fonctionne la machine parce qu'on « peut » la monter et la démonter, et la remonter ; cela ne veut pas dire qu'on « veut » la détruire. Quant à Spinoza, il a, évidemment, une certaine expérience démocratique dans la République de Jan de Witt en Hollande, mais la république démocratique moderne n'est pas encore instituée ; l'un comme l'autre demeurent dans l'entre-deux des modèles de la souveraineté monarchique et des

révolutions bourgeoises-populaires-religieuses ou laïques. D'un côté, on fossilise ou on raffermit l'idée de monarchie absolue comme garantie « rationnelle » de la liberté du peuple, et de l'autre côté, il y a le modèle démocratique moderne, qui n'est pas encore illustré par de nombreuses pratiques concrètes – ni par Hobbes ni par Cromwell – mais qui est déjà un modèle qui sort de la logique de la démocratie esclavagiste antique, comme source du pouvoir rationnel du peuple. Il a émergé sous une forme douteuse, en 1688, avec la Glorieuse révolution qui met fin à la monarchie héréditaire en optant pour la nouvelle dynastie importée de Hanovre, et il va réapparaître avec la révolution américaine puis la Révolution française et les autres.

Le problème de la modélisation du passage entre Léviathan et Béhémoth, devient celui de l'aller et retour entre civilisation et barbarie, et c'est ce qui nous intéresse : une théorie d'un aller et retour possible dans une évolution qui, au siècle où nous sommes, est dominée par la question de l'échelle légitime d'organisation de la protection du peuple. Cela me paraît important pour comprendre deux débats légitimes sur les échelles d'organisation de la souveraineté qui sont des débats tout à fait contemporains. On peut « styliser » cette question en évoquant plusieurs types d'aller et retour entre civilisation et barbarisation.

D'abord les phénomènes de « balkanisation » (que je considère comme un terme générique), qui peuvent descendre jusqu'à ce qu'on pourrait appeler la « libanisation ». On pourrait même finalement penser la « bosnisation » et, en Bosnie, avec Fikret Abdic, la « krajinaïsation » qui est le comble de la complexité de la décomposition. On peut même penser qu'il faut descendre plus bas et que, dans un sens, on y est descendu, dans certains villages, à la moitié du village, à la famille, à l'individu qui devient fou. On peut dire que ce sont des processus de régression de Léviathan vers Béhémoth.

La cruauté de proximité

Sur l'essence même de ce processus je propose de considérer la libanisation comme un processus stratégique et il n'y a pas besoin de la psychologie pour définir cette régression jusqu'à des échelles infimes de collectivité et de voisinage. Cette régression d'échelle nous

rapproche d'une chose très importante : à l'échelle micro où il y a – ou non – contact nécessaire entre les corps, cette option définit d'emblée deux échelles, ou modes de combat, et gère une partie du problème de la barbarie comme régression stratégique vers la cruauté. Il y a bien entendu, dans l'histoire des combats, toute l'histoire des « portées » que Laurent Henninger nous a rappelée, à savoir ces échelles de distance utile qui découlent de la technologie (de la portée, de la précision, de la distance de feu ou de l'arc, de la flèche, de l'avion, de la fusée) : c'est déterminant et décisif. On peut même développer l'idée que les portées « créent » des échelles d'action militaires et des représentations stratégiques. Mais nous en sommes encore ici à la création des échelles d'identités souveraines, qui se situent en amont.

Racismes

Quand on est à l'échelle de l'État – quel que soit le mode de combat – on échappe en principe à la définition de l'échelle du « contact-des-corps » comme échelle de solidarité ou d'hostilité. On y échappe sauf s'il existe une définition identitaire sensible, à portée de vue ou de voix, permettant l'identification corporelle de l'autre. Autrement dit un « racisme d'État » qu'il soit d'essence socio-économique (classe), biologique (race), ou culturel (langue, religion). La question de la perception des échelles identitaires se fait alors par un choix stratégique des sujets dans un repérage « basiste » et même « civiliste », dans le panoptique acentré de l'ubiquité d'une définition corporelle de l'Autre. Les stratégies racistes, nazies ou coloniales, illustrent ce passage à l'échelle micro de la proximité des corps et la contribution de ce facteur spécifique, le racisme, à la barbarisation des représentations.

L'échelle de la proximité corporelle est peut-être la manière de donner un « lieu » aux mutations importantes qui vous rapprochent du saut dans la barbarisation ou vous en éloignent.

Violence barbare et déstabilisation de l'échelle du souverain : le cas de Vukovar

On a très bien vu, dans ce colloque, que dans la barbarisation, il y a absence de l'État protecteur pour certains ou pour tous, et qu'éventuellement apparaît de la cruauté gratuite qui peut être le fruit de deux phénomènes. Ou bien le fruit de la proximité dans la vie civile, devenue frontière identitaire ; pratiquement des voisins, des connaissances, deviennent ennemis. C'est le cas des extrêmes balkanisations où on en arrive à tuer quelqu'un qu'on connaît très bien, à condition d'être à une certaine distance, par stratégie rationnelle dans le cadre de la panique produite par l'effondrement des identités politiques protectrices (il y a beaucoup de cas de ce genre dans les décompositions yougoslaves et bosniaques). Cette décision-là est-elle de type « psychologique » comme si tout le monde devenait paranoïaque ? Ou n'est-ce pas plutôt un niveau non-individuel de détermination qui prend le dessus en raison du scénario stratégique en cours : une déstabilisation – due au changement d'échelle ou à la disparition de l'échelle légitime, à la reconstruction d'une autre échelle stratégique légitime de protection ?

Il faut formuler l'idée suivante : que la déstabilisation du souverain produit des violences barbares.

Cette proposition est sans doute une tautologie mais l'importance du vocabulaire distancié de la stratégie, c'est qu'il permet de désigner les agents qui provoquent la déstabilisation initiale de la représentation identitaire du souverain protecteur à l'échelle locale. On sait très bien par des études de chroniques locales, que dans la région de Vukovar et ses environs, la déstabilisation initiale de la représentation de l'échelle légitime de convivialité a été le fruit d'opérations commandos d'hommes masqués organisées expressément pour intervenir par des tueries dans les villages qui conservaient des identités religieuses distinctes, en attribuant ensuite la tuerie au village voisin. Ce travail fut organisé par les milices serbes fascistes de Seselj et d'Arkan pour que la représentation de la rupture de l'échelle identitaire protectrice soit repérable comme conflit entre Serbes et Croates, le but stratégique étant d'amorcer la rupture de l'échelle identitaire et l'amorce d'une conquête asymétrique avec expulsion.

Mutation : de la guerre symétrique à la guerre asymétrique

Cette configuration d'amorçage de la barbarie n'a rien à voir avec le combat entre deux identités déjà constituées, que ce soit d'ailleurs un combat entre des États dans le système européen, un combat entre des tribus montagnardes contre les tribus de plaine, ou même entre tribus montagnardes tout court dans une civilisation quelconque. Dans ce dernier cas, les tribus sont identifiées au préalable, elles se battent pour des raisons mythiques ou réelles, identitaires ou matérielles et le combat contribue au maintien des deux identités mais ne les crée pas : il n'y a pas risque de mutation d'échelle sauf intervention extérieure. Les cruautés sont limitées ou ciblées. Il en est de même avec les États dans les guerres entre États, sacralisés par la notion de l'« État de droit ».

Quand au contraire, une guerre se donne pour objet la conquête d'un territoire sur une *frontier* (frontière prédatrice conquérante, limite de la civilisation), le jeu est différent. D'abord les deux identités stratégiques « au contact » ne sont plus de même échelle ou de même nature. Les combats ne sont pas des « effets de voisinages », avec les options traditionnelles d'aller au combat ou au compromis. Quand l'enjeu dépasse le voisinage, une des identités entre dans une définition stratégique différente, celle de l'empire. À l'inverse, les empires à un moment donné cessent de progresser, soit pour pouvoir proclamer que le dehors de l'empire continuera d'être barbare, et stabiliser ainsi son identité « civilisée », soit au contraire pour pouvoir proclamer que le royaume est civilisé et reconnaît ses voisins comme également civilisés. C'est le retour à une formation de voisinage symétrique.

C'est cette formule-là qui a constitué le scénario type pour tous les empires qui se succèdent, depuis ceux du Moyen-Orient jusqu'à l'empire espagnol d'Amérique. Ce sont des empires prédateurs symbolisés par des aigles, parfois des lions. La garde aux frontières y est toujours la défense contre la barbarie, mais le franchissement des frontières débouche sur l'entrée en barbarie et dans ce sens, l'empire ne peut vivre sans barbarie associée. Au-delà de la frontière, on a le droit de tout faire parce que c'est l'état de nature. Puis l'expansion se stabilise, Rome renonce à conquérir l'empire sassanide et la Germanie.

Ce module-là, de Gilgamesh à l'empire américain, s'est reproduit à plusieurs échelles. Il y a en effet des empires d'empires : l'empire romain est un empire qui accumule des empires. L'empire espagnol aussi et l'empire britannique évidemment. À l'intérieur d'un empire, des stratifications se succèdent : on trouve une échelle de sous-empires ou même deux, puis des nations – et ces nations ont été plus ou moins impériales à certains moments ou ont perdu leur empire – et puis on arrive à la tribu, s'il en reste, à la région, à la ville. C'est cet emboîtement de poupées russes autant et plus que la juxtaposition en mosaïque qui constitue en fait le tissu normal de la zone « civilisée ». Exemples : dans l'Empire romain, partie de l'empire d'Alexandre, partie de l'Empire séleucide et de l'Empire perse et assyro-babylonien et tout l'Empire égyptien des Ptolémées. Dans l'Empire britannique, l'empire de l'Inde et partie de l'Empire ottoman.

Peut-on penser qu'en ce moment même, dans plusieurs pays qui semblent calmes, s'il y avait rupture systémique dans la légitimité et la souveraineté de certains emboîtements d'échelles identitaires, cela pourrait induire une « barbarisation » d'un type ou d'une échelle particulière ?

L'Empire comme système d'ébranlement identitaire ?

C'est pour en arriver là que je progresse par bonds dans ce discours. Je ne suis pas en train de faire de l'histoire générale de l'humanité. Je me demande plutôt si nous disposons des instruments nécessaires pour penser le maintien de la paix interne, pour prévenir certains types de destruction de souverainetés, d'ébranlements identitaires pouvant déterminer le surgissement de barbaries, de comportements barbares extrêmes.

Plusieurs cas disponibles de régression d'échelle identitaire et de barbarisation impériale ou tribale s'offrent à un travail comparatiste. Au niveau global, la chute de l'URSS comme empire et la constitution d'un empire universel unique (qui serait le premier réellement unique dans l'histoire de l'humanité) produit un bouleversement identitaire dans les échelles stratégiques régionales. L'Empire romain évidemment se croyait l'empire unique : même si l'Empire chinois existait, c'était comme une autre planète. Ces faux empires uniques se

conduisaient comme des mondes avec des barbares à peine communs dans les steppes immenses de l'Asie centrale. Maintenant, nous avons un empire unique réel qui n'admet plus l'existence de barbares externes, qui pense d'abord s'étendre au monde sur un mode pacifique économique, non conquérant (en tout cas sous Bill Clinton). Il n'y a donc plus de limes avec des garnisons légionnaires et les barbares « au-delà ».

La question devient alors de savoir « qui est l'ennemi » et « où est l'ennemi ». Il est possible sinon qu'il y ait épuisement rapide de ce paradigme d'« empire sans limite mais non conquérant », puisque sa militarisation évidente resterait sans objet. Il y a eu sous Clinton une tentative de reconstitution bricolée d'un ennemi barbare, mais c'est un ennemi barbare résiduel et pluriel. Peut-être deux ou trois États voyous : la Corée du Nord, l'Irak et la Libye. Plusieurs ennemis délocalisés : les narcotrafiquants, les terroristes et les islams.

Alliance transscalaire : Israël et États-Unis

C'est ici qu'il faut « mettre en question », étudier stratégiquement une réalité intermédiaire, une espèce de module stratégique, proposé comme module « micromacro » aux États-Unis, dans lequel ils reconnaissent eux-mêmes quelques éléments de leur propre code fondateur : c'est l'alliance inconditionnelle avec Israël qui oblige les États-Unis à ranger dans l'agrégat des ennemis tous les ennemis possibles d'Israël. Ce module israélien est un facteur autonome de « relocalisation » de l'Empire délocalisé ; on sait très bien qu'il est important pour les États-Unis de plusieurs façons : sur le plan « théostratégique », parce que les représentations de l'Ancien Testament et de la terre promise entrent en connivence avec la naissance, pionnière et religieuse, des États-Unis. On sait qu'une grande partie de ce que l'on appelle le « lobby sioniste » n'est pas composé par les juifs new-yorkais mais par un certain nombre de sectes protestantes qui considèrent les États-Unis comme une deuxième terre promise et qui « croient » qu'il faut que tous les juifs rejoignent la terre d'Israël parce que c'est le signe et la condition de la deuxième venue du Messie. Ce jour-là, d'ailleurs, les juifs devront choisir entre devenir chrétiens ou disparaître en enfer. En découvrant ces détails – des

convictions « électorales » de certains groupes non négligeables dans l'élection présidentielle du Monde –, les Européens sont en majorité atterrés.

La conviction que Dieu protège le conquérant, qu'on ne s'arrête pas aux Appalaches, qu'on ne s'arrête pas avant d'être arrivé au Pacifique, qu'il n'y a pas de ligne raisonnable où on puisse arrêter une grande civilisation pionnière en route, à moins d'une guerre victorieuse pour l'ennemi, remplit les citoyens américains religieux et patriotes d'une certitude incontrôlable. Ce modèle s'est projeté sur Israël sans difficultés et donne à M. Sharon la certitude de ne rencontrer aucune limite dans sa guerre de conquête pionnière de la Palestine, et entraîne la perte des deux peuples dans la barbarie asymétrique par délégation qui devient le module génétique et le code reproducteur de l'empire unique délocalisé.

Évidemment, on risque cette catastrophe mondiale à partir du Moyen-Orient parce qu'Israël n'est pas une grande civilisation pionnière, c'est plutôt une microcivilisation pionnière. Le problème qui se pose c'est plutôt de se demander quel est le rôle que jouent Israël et la Palestine dans les représentations stratégiques religieuses globales des États-Unis. Du fait que cette alliance est l'alliance de deux identités d'échelles extrêmement différentes, elle produit des dégâts considérables dans le modèle des identités licites et de la paix de voisinage. Ce n'est pas parce que les protestants américains seraient plus sionistes que les États-Unis en général, c'est parce que le sionisme est un paradigme de conquête physique de la territorialité d'une domination dans le Moyen-Orient à une échelle de voisinage si « micro », que malgré la dissymétrie absolue et le désarmement des Palestiniens face au surarmement des Israéliens, elle débouche sur des « cruautés de proximités » comparables à celles qu'on a pu observer dans les Balkans.

Là aussi il faut se demander qui est responsable du déchaînement et de la spirale de l'interaction entre communautés disjointes et pourtant nécessairement au contact.

Dans le cas d'Israël et de la Palestine, la responsabilité de cette impasse absolue est à chercher bien plus du côté des États-Unis que des facteurs purement locaux, surgissant de la crise des échelles identitaires qu'on a pu observer dans l'ex-Yougoslavie.

Il n'y a pas de crise identitaire ni du coté israélien ni du côté palestinien. Ce sont les États-Unis qui maintiennent Israël hors-la-loi, violant toutes les résolutions de l'ONU dans la condition d'impunité exceptionnelle d'un morceau de l'empire global surpuissant directement au contact avec une microcommunauté locale, chassée, expulsée, massacrée « comme des Indiens ».

Il y a donc maintien, grâce à l'alliance israélienne, du principe de la « territorialité pionnière », chère aux Américains. Ce n'est pas du tout la même chose que de proclamer un empire sans limite, qui va régner par la transnationalisation du capital à l'échelle globale. On peut donc dire qu'il y a, dans la régression actuelle vers le militarisme, quelque chose comme une régression vers la nécessité de quelques conquêtes délimitées servant de point d'appui mais aussi de représentation concrète de la victoire.

Il s'est créé en effet un manque tragique pour l'identité stratégique américaine elle-même, avec la disparition de l'ennemi barbare localisé.

L'empire du chaos

Après l'évanouissement de l'empire de l'ennemi soviétique, la tâche prioritaire est la reconstitution d'une identité stratégique impériale qui ait une légitimité globale, mais qui en même temps puisse être extrêmement locale, pour maîtriser les facteurs concrets du contrôle de l'économie par la force. C'est une des contradictions du système américain actuel. Les États-Unis sont obligés de travailler à des niveaux d'échelles complètement hétéroclites : l'échelle macro de la conquête du monde par la rationalité du capital transnationalisé, la nécessité de maintenir cette emprise dans le détail par un savoir-faire de l'usage de la force militaire ciblée.

La re-localisation de l'action militaire

En se jetant sur l'Asie centrale sous Bill Clinton, d'abord avec les talibans afghans et les Pakistanais contre les Russes et les Irakiens contre

les Iraniens, puis contre les talibans et contre les Iraniens et les Irakiens avec les Russes, avec le Pakistan, l'empire montre qu'il n'hésite pas, dans l'ancien monde, à contrôler de vastes espaces par le recours aux « alliances barbares » et aux retournements d'alliances qui ont marqué un temps leur jeu en Amérique latine. Mais la pratique du retournement d'alliance est plus dangereuse en Asie qu'en Amérique latine. D'immenses identités religieuses et nationales anciennes y sont présentes et ne cachent pas leur hostilité au système impérial mis en place centralement par les Américains.

Ce qu'il peut y avoir de douteux dans leur maîtrise du monde (en dehors de l'idée que l'Empire serait tout entier une bulle néo-keynésienne informe qui pourrait éclater), c'est que pour consolider leur emprise par la mainmise militaire sur un certain nombre des paramètres de la prédation globale, ils sont obligés d'accumuler ces deux types d'objets : 1) des systèmes de militarisation précise, d'une échelle éventuellement très délimitée, qui vont servir d'exemple dissuasif ou peut-être de prédation directe lorsqu'il y a du pétrole ; 2) le maintien d'une vocation globale au très haut niveau ; des dispositifs globaux à des niveaux hors concurrence de technicité.

Cette double emprise ne définit aucune espèce de frontière légitime ni de représentation stabilisée de la sécurité des États-Unis. L'identité américaine est donc mise en crise par la définition même de l'hégémonie proposée par l'équipe Bush, qui relance la militarisation des grands espaces en provoquant pour les États-Unis eux-mêmes une crise importante de ce que l'on peut appeler la fonction protectrice de l'État.

Entre barbarisation et répression

Cette crise, d'autre part, ne peut être comblée que par la réaffirmation opérationnelle de l'efficacité militaire comme répression des résistances. Cette répression exigerait une prolifération de bons alliés proposant leurs troupes. Mais l'échelle globale des performances économiques ne peut être légitimée par une capacité à définir l'efficacité économique par le « bonheur » d'une population désignable politiquement. L'Empire américain ne peut s'appuyer sur une « popularité des performances économiques » qu'il propose au monde

extérieur ou à leurs alliés de classe dans les pays développés ou sous développés.

Les dégâts introduits dans les économies locales par les dérégulations néolibérales sont aujourd'hui considérés par l'ensemble des opinions populaires comme augmentant les injustices sociales. Dans ces conditions, tous les éléments s'articulent pour qu'il y ait recherche par l'empire d'une « réhabilitation de tous les niveaux de barbarie », rendus techniquement possibles par les appareils militaires. Le terrorisme douhettiste, c'est-à-dire les bombardements aériens prenant la population civile en otage, prévu par le général italien Douhet et mis en œuvre par les Américains durant la Seconde Guerre mondiale, se déploie désormais lorsque l'occasion se présente, avec l'équipement et l'armement de la dernière révolution dans les affaires militaires : une révolution électronique qui introduit une maîtrise absolue du temps court et de la décision ciblée. Cette révolution militaire-là, permet aux États-Unis à la fois le bombardement douhettiste classique et l'assassinat ciblé d'un responsable syndical ou religieux ou militaire dans sa maison, avec sa famille ; nous avons du mal à assimiler que ce savoir-faire est à la pointe de la nouvelle technicité « militaire » parce que c'est très récent et parce que nous n'avons pas l'habitude de penser en ces termes, vu que, juridiquement, c'est un savoir-faire qui viole le droit international.

Ce droit que s'octroient les États-Unis et qu'ils accordent à leurs alliés les plus proches, comme le gouvernement Sharon, suscite plus qu'il n'apaise la volonté de leurs adversaires de pousser la guerre barbare à toutes les échelles où cela reste possible. Ce modèle de l'empire du chaos inspire en fait une mise en forme assez générale de « guerre barbare antibarbare réglée par la technique » qui aboutirait, si on y résiste mal, à ce que j'appelle la guerre de banlieue généralisée.

Le modèle fractal de la guerre de banlieue

Du point de vue juridique, les États-Unis sous George W. Bush s'obligent à violer tous les droits, accumulés aux différentes échelles, qui ont été construits au cours du dernier siècle pour donner une légitimité stable aux identités stratégiques et, peut-être, pour modé-rer leur vénération pour la guerre. Ils pensent pouvoir dominer à la fois

l'échelle globale et l'échelle locale. Ils vont créer, s'ils le peuvent, partout, une prolifération fractale du module fondamental de leur stra-tégie. Un centre, à protéger à tout prix, et une périphérie barbare à réprimer sans négociation.

Ceci s'organise à l'échelle « macro » des États-Unis, avec le glacis « Mexique » et la périphérie barbare « Amérique latine » ; ils ont construit un limes romain avec lignes fortifiées et glacis au nord du Nouveau Monde, et cherchent en Amérique du Sud à dominer les espaces vides situés au centre du continent, à savoir l'Amazonie, pour coordonner ou diviser les États andins et neutraliser le bloc éventuel Brésil Cône-Sud. Autrement dit, occuper le vide et non le plein. Mais l'empire n'est pas limité à l'Amérique latine. Cette stratégie Sunzi-iste trouve aussi son application dans l'Ancien Monde.

Ils ont envahi l'Asie centrale par leurs intérêts gaziers et pétroliers et l'Afghanistan et l'Irak, des pays vides d'alliances. Ils approuvent la construction du microlimes israélien contre la micropériphérie palestinienne. Ils annoncent par le plan du Grand Moyen-Orient un projet de transformation de tout le monde arabe en glacis de transition qui ne peut évidemment pas se réaliser sans que l'Europe s'y intéresse pour des raisons politiques, économiques, sociales et sécuritaires, et qu'elle reprenne au sérieux, à son propre compte, le projet méditerranéen de Barcelone.

Mais cette ambition et même cette réussite dans l'acquisition de la supériorité absolue entraîne un risque : que dans l'asymétrie totale des moyens, les adversaires écrasés potentiellement n'inventent quelque tactique de contournement qui serait d'importance stratégique, et à laquelle le dominant n'aurait pas pensé. En tant que stratégie dominante, c'est un danger local, régional et global. La littérature militaire américaine fait état de cette fractalisation de l'empire de façon explicite. La question est posée en ces termes parce que les moyens militaires d'y faire face existent. Cette asymétrie doit être organisée à toutes les échelles pour éviter le contournement de la défense et la percée du centre macro par les périphéries micro. L'obligation stratégique de détruire toutes les échelles identitaires sans en consolider aucune, représente le risque le plus systémique d'une régression généralisée à la barbarie.

La résistance régionale : l'Europe

Les États-Unis pensent sans doute pouvoir compter, après quelques contorsions humanistes, sur l'Europe pour mettre au point leur propre système de limes antisud. Quelle que soit la différence de point de vue entre l'Europe et les États-Unis, la relation nord-sud entraîne aussi des flux de main-d'œuvre déracinée d'Afrique et du Moyen-Orient et l'alliance euro-américaine, même douteuse, repose bien sur des intérêts communs des élites économiques transnationalisées adeptes des théories néolibérales.

C'est ici qu'il faut penser la stratégie globale dans des termes un peu nouveaux, mais sans trop d'illusions humanistes sur la perspective de voir l'Union européenne, comme telle, entrer en lutte contre la barbarie pour des raisons philosophiques, mais sans perdre l'espoir de la voir mener une lutte contre le modèle américain pour des raisons réalistes, politiques, sociales et sécuritaires.

Les Américains font la course contre eux-mêmes pour gagner la guerre asymétrique que les plus faibles vont vouloir lancer contre eux qui sont plus forts. Comme ils font la guerre contre eux-mêmes, ils sont toujours plus forts que les plus faibles parce qu'ils font tout ce qui est possible pour pouvoir gagner eux-mêmes contre eux-mêmes la guerre asymétrique. Cette pensée stratégique américaine qui veut maîtriser toutes les échelles va arriver fatalement à toutes les échelles de barbarie parce que les échelles de barbarie sont là, en attente, emboîtées comme des poupées russes, et prêtes à prendre la relève des systèmes étatiques. Or, les États-Unis sont amenés logiquement à vouloir détruire les instances étatiques et interétatiques précisément dans leur fonction de « protection et de pacification ».

À l'échelle du monde entier, ils sont prêts à se débarrasser de l'ONU si elle est gênante, tout ce qui est « réglé » peut très bien être éliminé au profit d'une nouvelle conception du droit, d'une *common law* « hors normes », qui serait en tout cas commune aux États-Unis.

Cet état d'esprit anti-État va chercher des endroits particuliers pour créer du non-droit ; grâce à l'électronique, il introduit dans l'économie la même rapidité, la même précision et les mêmes zones de non-droit que s'il s'agissait de décision militaire. La représentation stratégique du monde est à l'échelle de ce globalisme-détaillisme fractal qui concerne la mise en forme de la compétence militaire comme

de la compétence économique ; tout l'appareil militaire d'observation et de ciblage vise à gérer le chaos global par la violence et la menace panoptique appliquée au local et au global ; mais en outre ce modèle a son équivalent dans l'univers comptable indiciaire et l'organisation globale des concentrations financières et des localisations d'unités de production et des flux de main-d'œuvre, d'énergie et de matières premières, parce que la capacité particulière de la révolution électronique dans ces deux domaines c'est qu'elle permet le contrôle et la gestion à la fois du détail et de l'ensemble à partir de représentations homomorphes : du ciblage, du centre fortifié, du glacis ou du rempart, de la périphérie et de l'exclusion, dans des espaces de voisinages et de disjonctions qui existent à toutes les échelles d'organisation.

C'est sur la base de ce contrôle détailliste et massif de l'espace-temps du ciblage qu'il y a une croissance extraordinaire de tout ce qu'on peut appeler avec Aristote la « chrématistique », l'art de spéculer sur les espèces, qui l'emporte maintenant sur l'« économie ». Rappelons que l'économie, c'est (en grec) la « gestion naturelle de la maisonnée », alors que la chrématistique c'est la spéculation sur les espèces monétaires, considérée comme de l'« économie artificielle ». La chrématistique peut constituer un moyen de croissance provisoire par l'accélération extrême des décisions économiques et des cotations gérant les produits dérivés, cet objet empêche l'économie globalisée de faire face à des problèmes même régionaux, elle est devenue globalisée non seulement dans l'espace mais aussi dans sa temporalité devenue trop brève pour qu'elle puisse correspondre globalement à une temporalité économique associée.

Il y a donc révolution dans la dimension temporelle, révolution militaire et révolution dans les échelles légitimes de constitution de l'empire politique. Tout ceci s'ajoute pour produire un effet de rupture des identités, capable de produire des effets de barbarisation à tout instant, à toutes les échelles, même si elle ne se produit pas à tout moment.

Cette chose ne peut être contrôlée que par un contre-feu logiciel, c'est-à-dire, quelque chose comme une proposition politique cohérente d'un tout autre ordre, dans tous ces domaines, différente de la rapidité de circulation du capital, de la délocalisation absolue des investissements et de leur mobilité absolue dans la spéculation.

Certains principes jouent en Europe, pour créer une échelle stratégique légitime, d'un type nouveau dans lequel la croissance ne serait jamais due à la conquête ou à la contrainte militaire parce qu'elle est réellement interdite et illégitime. En outre, l'Europe est définie par des paradigmes génétiques tout à fait particuliers qui ne sont pas ceux de Gilgamesh puisque c'est devenu une confédération qui ne s'adjoint que des candidats qui ont résolu tous les problèmes de communauté, de voisinage, et d'imposition du pouvoir militaire sur le pouvoir politique. L'existence de ce logiciel « civilisé » a suffi à empêcher la Turquie de voter à quelques voix près son adhésion à l'expédition militaire américaine. (P-S : la victoire de la gauche espagnole sur un programme exigeant le retrait de la guerre d'Irak fait partie de la même famille de faits indicatifs d'un refus, aux portes de l'Union européenne, de la transformation des peuples en garnisons de l'empire global.)